

Témoigner.

Yves Beaunesne, qui a monté une quarantaine de tragédies, arrive à un tournant de sa vie où sa foi, jusque-là discrète, occupe une place grandissante.

« L'acteur doit témoigner d'un bonheur possible »

entretien

Yves Beaunesne

Metteur en scène

Au cours de votre carrière, vous avez monté plusieurs pièces de Paul Claudel, dont *L'Annonce faite à Marie*, mais aussi cette année *Le Procès de Jeanne*, pour lequel vous avez reçu le grand prix du meilleur spectacle du Syndicat de la critique. Pourquoi ce tropisme spirituel ? Qu'est-ce qui anime votre recherche artistique ?

Yves Beaunesne : Dans le choix de mes pièces, la consonance spirituelle n'arrive pas au premier chef. Et si j'ai mis en scène des pièces de Claudel emblématiques de ses convictions – *Partage de Midi* et *L'Annonce faite à Marie* –, j'ai aussi monté *L'Échange*, qui, comme d'autres, n'est pas à portée spirituelle aussi limpide. Ce qui m'a toujours animé en revanche – dans la quarantaine de tragédies que j'ai montées – c'est de donner le goût de la vie. De donner au spectateur le sentiment que, s'il revient voir la pièce demain, il y a de fortes chances

pour qu'elle se termine mieux. Parce que dans notre manière de la raconter, il y aura déjà eu l'idée que la porte n'est pas totalement fermée. Il est important pour moi que l'acteur témoigne d'un bonheur possible et, pour cela, qu'il apporte sur scène sa propre idée du bonheur et en enrichisse chaque interprétation. Quelle qu'elle soit sa journée. Et si ce n'est par bonheur personnel, que ce soit par conscience professionnelle. L'espérance, c'est quelque chose qui ne va pas de soi, c'est une décision et un travail à chaque heure du jour et de la nuit. Car si l'acteur se contente de transmettre l'épouvante de la tragédie, sans le commentaire de sa joie personnelle, il ne suit plus les chemins de la lumière et se complaît dans l'horreur, il fait écran entre le spectateur et l'auteur, dont le texte est tellement plus riche. C'est bien à son service qu'il faut nous mettre.

Pourquoi ce parti pris de l'espérance ?

Y. B. : Quand j'avais 5 ans, j'ai posé la question à ma mère : « *Mais Dieu, ce grand barbu qui nous regarde d'un air terrible, pourquoi est-il si loin, si froid ?* » Elle m'a répondu : « *Dieu est un père, Il est comme ton père, Il pleure quand tu pleures, Il est heureux quand tu es joyeux...* » Depuis lors, je n'ai jamais douté de l'amour de Dieu.

Même si je me sens, à certains moments, le frère de Bernanos : « *La foi, disait-il, c'est 24 heures de doute moins une minute d'espérance.* » Cette minute-là prend beaucoup de place chez moi. À partir du moment où j'ai cette conviction que Dieu m'aime plus que quiconque – car Il me dit qu'Il croit en moi plus que moi-même, et plus encore à l'heure de la désolation, et personne ne connaît mes doutes et mes failles comme Lui – j'ai, en tant que baptisé, la responsabilité de transmettre cette joie de savoir que tous sont aimés de Dieu, et particulièrement ceux qui pensent ne pas l'être.

Le théâtre, aujourd'hui, peut sembler rester souvent assez horizontal... Vous, vous n'avez pas peur d'explorer le mystère, de vous y confronter, chez Claudel mais aussi chez Marivaux...

Y. B. : J'aime au théâtre pratiquer autant la verticalité que l'horizontalité. Pour nous mener à lever les yeux, Claudel a renouvelé radicalement le vers racinien : la rupture qu'il impose à la grammaire bouleverse la certitude de la phrase en marche et nous fait, par la respiration seule, passer de la certitude au doute agissant. Son vers en suspens vous met à un endroit de fragilité qui est un endroit béni pour un comédien. Cette rupture avec



« Je n'apprécie pas les artistes qui portent leur foi en étendard, je n'ai pas le sentiment que c'est un service rendu ni à l'Église, ni à la République. »

notre cartésianisme ouvre une magnifique place à l'autre et permet de « trouver de l'inépuisable au fond du défini ». Il y a énormément d'artistes capables de nous conduire en enfer, je préfère travailler avec ceux qui me donnent une idée du paradis, même s'ils ne croient pas au ciel, comme dit Aragon.

Vous avez évoqué l'espérance reçue de votre mère, comment a-t-elle évolué à l'âge adulte ?

Y. B. : Mon parcours de jeune homme sensible à la doctrine sociale de l'Église m'a rapproché, à Bruxelles, des jésuites et de l'association ATD Quart Monde, ●●●